

★ ★ ★ ★ ★

B. M.
LIMOGES

LE CŒUR DE L'ENNEMI

Poèmes actuels

traduits de l'allemand par Ivan GOLL

et

illustrés de 16 bois gravés par Louis MOREAU



ÉDITION
DE LA
Revue Littéraire des Primaires
LES HUMBLÉS
1919

Prix: Un Franc.

LES HUMBLÉS

Revue Littéraire des Primaires

Directeur : MAURICE WULLENS

paraissant par cahiers mensuels de 32 pages.

ABONNEMENTS D'UN AN :

France. . . . 5 francs. — Étranger. . . . 6 francs.

- Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.
- Toute personne qui nous procurera 5 abonnements aura droit au service gratuit.
- Adresser toute correspondance, mandats, livres, revues, etc., à M. Maurice Wulens, 4, Rue Descartes, Paris (V^e).
- Joindre un timbre de 0 fr. 15 à toute lettre nécessitant une réponse.
- Les manuscrits ne sont pas rendus.
- Les auteurs sont seuls responsables de leurs œuvres.
- La reproduction des œuvres insérées n'est permise qu'avec indication d'origine.
- Il sera rendu compte de tous les ouvrages envoyés en double exemplaire.
- Des exemplaires de la Revue sont laissés aux collaborateurs avec rabais de 25 %.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO :

LE CŒUR DE L'ENNEMI

*Poèmes actuels traduits de l'allemand par Ivan GOLL
et illustrés de 16 bois gravés par Louis MOREAU.*

Il a été tiré 20 exemplaires de luxe numérotés de 1 à XX
et 750 exemplaires ordinaires non numérotés.

N°

LE CŒUR DE L'ENNEMI

Poèmes actuels

traduits de l'allemand par Ivan GOLL

et

illustrés de 16 bois gravés par Louis MOREAU

« Vous tous, ayant besoin de vous enfuir de ce silence immense,
Ayant besoin sur vos visages
Du crachat des fous et des lâches,
Ayant besoin de témoigner enfin pour l'homme,
Jeunes gens inconnus, poètes d'Allemagne,
Vous n'avez pu vous taire. »

MARCEL MARTINET. — *Poètes d'Allemagne, ô frères inconnus...*
(Les temps maudits, éditions de demain, Genève, 1917).

ÉDITION
DE LA
Revue Littéraire des Primaires
LES HUMBLÉS
1919





Tremblent encore entre mes mains les menus feuillets que m'envoie de Suisse un ami inconnu.

Et résonnent au tréfonds de moi-même, en écho joyeux, les cris attendus, les paroles aimées — à Moi aussi :

« Mon cœur est grand comme l'Allemagne et la France réunies,
Il est troué par les balles du monde entier. »

Geste fraternel, d'hommes à hommes, notre dernier cahier de la quatrième série — ultime série de guerre ! — sera ce florilège unique encore, bouton frère que suivront bientôt — nous l'espérons fermement — d'innombrables floraisons. Bouton frère et unique encore, mais si riche d'espoirs et que nous veillerons si amoureusement.

Des prétextes pour accomplir ce geste ? Aucun. — Invoquer nos morts, tombés là-bas ? Nous les avons trop pleurés pour pouvoir remuer encore leurs cendres tièdes et leur douloureux souvenir. Ressortir nos croix de guerre, nos citations et nos fourragères, dites, ô mes amis ? Non plus. n'est-ce pas. Foutaises que tout cela, vanités bien oubliées. — Des *prétextes* pour accomplir ce geste ? Aucun. Nul besoin. Nous avons trop de *raisons*.

Poètes d'Allemagne, ô frères jadis inconnus, enfin connus, nous sommes des hommes tout simplement. Et tout heureux de trouver devant nous des hommes, nous vous tendons nos mains fraternelles et vous donnons une étreinte loyale, d'homme à homme.

Poètes d'Allemagne, ô frères enfin connus !

M. W.

SOMMAIRE ET BIBLIOGRAPHIE

AVANT-PROPOS

1. **Johannes A. Becher** : *A Zola*.
Pièce tirée du recueil : *Verbrüderung*, 1916.
Autres œuvres : *An Europa. Triumph und Verfall. Pan gegen diese Zeit*
2. **Albert Ehrenstein** : *L'Europe se meurt*.
Pièce tirée du recueil : *Die Rote Zeit*, 1917.
Autres œuvres : *Die Weisse Zeit. Der Mensch schreit*, poèmes. *Tu-butsch. Selbstmord eines Katers*, nouvelles.
3. **Ivan Goll** : *Requiem*, 1917.
Pièce tirée du volume : *Requiem pour les Morts de l'Europe*.
Autres œuvres : *Le Torse. Les Dithyrambes. Der Neue Orpheus*, poèmes.
4. **Walter Hasenclever** : *Résurrection de Jaurès*, 1915.
Pièce tirée du recueil : *Tod und Auferstehung*.
Autres œuvres : *Der Jüngling*, poèmes. *Der Sohn, Antigone*, drames.
5. **Wilhelm Klemm** : *La bataille de la Marne*, 1914. *Bataille, l'après-midi*, 1914.
Pièces tirées du recueil : *Auforderung*.
Autres œuvres : *Gloria!*
6. **Rudolf Leonhard** : *Frère et Sœur*.
Pièce tirée d'un Almanach poétique, 1917.
Autres œuvres : *Poèmes polonais*.
7. **Karl Otten** : *A Marcel Martinet*.
Poème publié dans la revue « *Aktion* » en 1918.
Autres œuvres : *Die Erhebung des Herzens*.
8. **Ludwig Rubiner** : *La Lumière céleste*.
Pièce tirée du volume : *La Lumière céleste*, 1916.
Autres œuvres : *Der Mensch in der Mitte*. Essais.
9. **René Schickele** : *Gloria Victis!*
Pièce tirée du volume : *Die Genfer Reise*.
Autres œuvres : *Der Fremde*, roman alsacien. *Meine Freund in Lo*, roman parisien. *Weiss und Rot, Die Leibwache. Mein Herz mein Land*, recueils de poésies. *Hans im Schnakenloch*, drame alsacien.
10. **Claire Studer** : *A mon enfant*.
Pièce tirée du recueil : *Mitwelt*, 1918, poèmes.
Autres œuvres : *Les Femmes se réveillent. Le Jardin de verre*, nouvelles.
11. **Georg Trakl** : *Grodek*.
Pièce tirée d'un Almanach poétique, 1917.
Autres œuvres : *Sebastian im Traum*, poésies.
12. **Franz Werfel** : *Le Despot*.
Poème publié par la revue « *Aktion* », 1917.
Autres œuvres : *Der Weltfreund. Einander et Vir sind*, poésies.
13. **Alfred Wolfenstein** : *A ceux de 1914*.
Pièce tirée du volume : *L'Amitié*, poésies, 1917.
Autres œuvres : *Die gottlosen Jahre*.
14. **Stefan Zweig** : *Inscription sur une statue à Liebknecht*.
Poème dédié à cette anthologie, écrit en 1916.
Autres œuvres : *Traductions de Verhaeren. Jérémias*, drame. *Poésies*.



AVANT-PROPOS

C'est la nuit Européenne. Les peuples marchent à tâtons. Forêts de méfiance. Broussailles du mensonge. Et les précipices du meurtre, les gouffres de la maladie et de la faim...

A qui s'en remettre, si ce n'est au Poète, le Nouvel Orphée ! Qui, sinon lui, imposera silence aux chacals de la civilisation et entraînera les brutes montées sur rails de canons vers les horizons du Grand Printemps de l'humanité ?

Entendez-le, hommes de la terre : le chant de son âme éternelle auréolera vos fronts assombris. Ah, je sais bien, vos propres frères, vous les bannîtes, les aigles de la liberté, vous n'en vouliez voir l'ombre dans la cage étroite de vos frontières.

Or comment boucher plus longtemps vos oreilles épaisses à la voix cristalline du poète, qui est l'enfant d'un nouveau siècle ? C'est votre propre voix intérieure. Vainement vous irez encore vous retrancher dans les bas-fonds du terrain ensanglanté : elle vous poursuit comme une cloche folle à travers la nuit et les bombardements.

Cette cloche est suspendue sur l'Europe entière : inutile de la fuir. Inutile aussi de vouloir la détruire : il faudrait escalader le ciel de feu, et vous vous y brûleriez l'âme et le cœur. Vous ne lui échapperez point !

Ah, mais c'est un son étranger ! Frères, c'est un chant de l'ennemi. Malheur à lui ! direz-vous. Mais il chante, le Poète, le « Vates », l'homme éclairé, et il érige un dôme en granit gothique !

Quel ennemi donc, mes frères ? J'entends sa voix, je l'entends qui pleure le meurtre de ses pères et de ses fils. C'est l'ennemi de votre malheur, c'est votre ami !

Attendez encore un instant, ne fermez point la page, ayez foi en l'Homme qui parle à l'Homme. Écoutez une strophe seulement, un instant seulement, moins long que quand vous attendiez le train des blessés, et vous vous jetterez en sanglotant dans les bras de celui, qui n'a plus de visage, plus de bras ni de jambes : mais son cœur pour pleurer avec vous.

Ah, vous qui fûtes sourds pendant si longtemps : quand ils chantèrent dans un désert, il vous fut impossible de les entendre, car la caravane des armées passait, passait et tuait leurs voix.

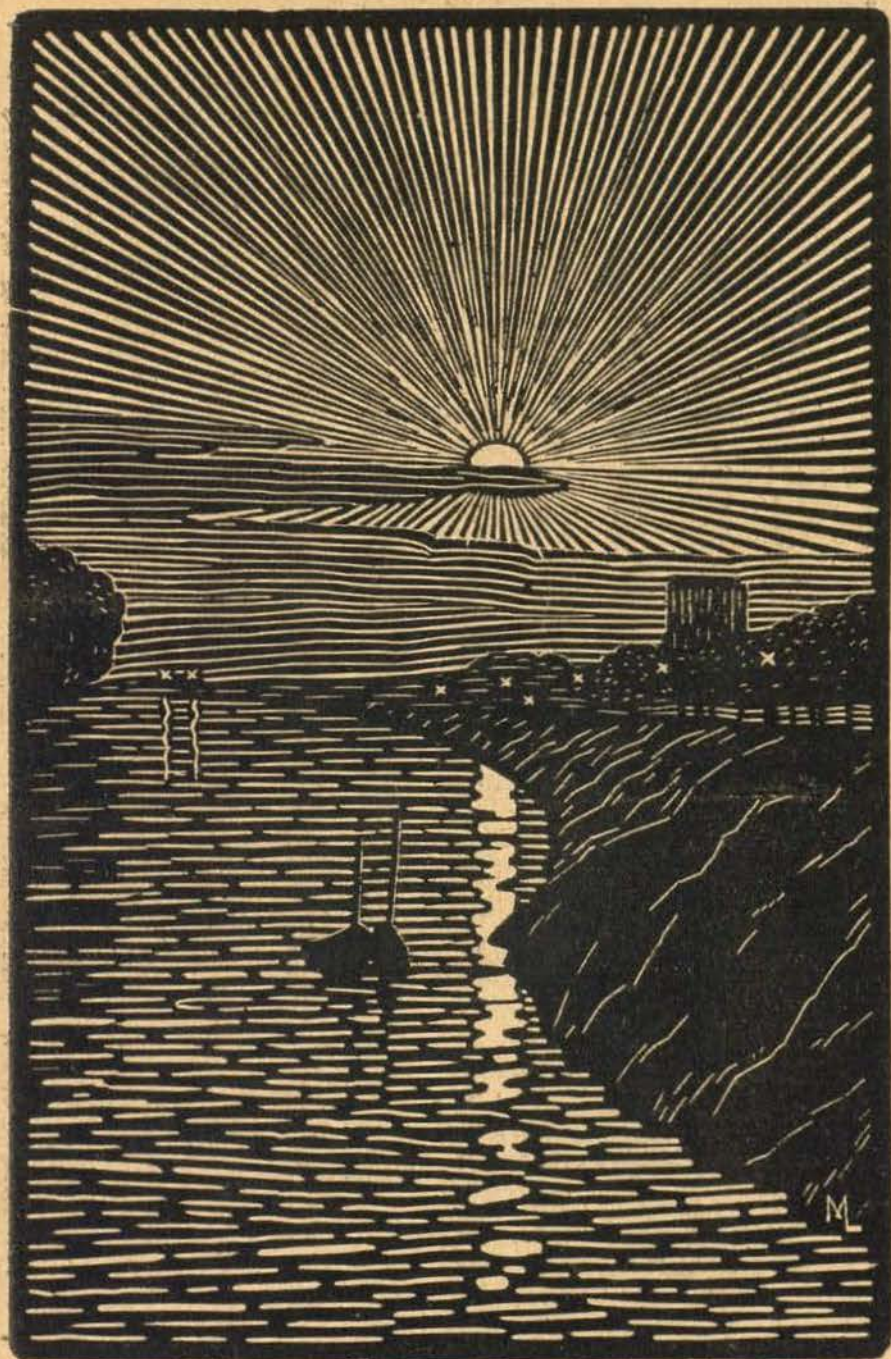
C'était là-bas comme chez vous. Les poètes allemands restèrent seuls dans la clameur. N'est-il pas grand temps que tu les recueilles, Peuple-Victoire ? N'est-il pas temps, que tu saches, que lors de la bataille de la Marne, un soldat allemand s'écria tout haut et fit insérer en Septembre 1914, dans la revue « Die Aktion », en plein Berlin :

Mon cœur est grand comme l'Allemagne et la France réunies !

Il est temps, Christ-Français, que tu embrasses l'Allemand-Judas. Le Messie, mon frère, frappe tous les jours à ta porte. Il est temps, Homme, que tu le reconnaisse et le bénisses !

Ouvre ! Aime ! Souris !

IVAN GOLL.



JOHANNES BECHER

A Zola

Pour toi se groupent les Nouvelles Villes.
La pierre et le ciment. Les fleurs des toits.
L'Angélus des sirènes de Fabrique.
Les bonds et les tonnerres des wagons. Pour toi
S'érigent les Nouvelles Villes.

Tout à l'entour les peuples sont obscurs.
Leurs couronnes descendent de l'Enfer
Et leurs Cieux puent la moisissure.
O pyramide immense de la Chair !
Tout à l'entour les peuples sont obscurs.

Et c'est à toi que viennent les poètes :
Colosse du Travail ! Rut et Tonnerre !
Les Masses sont en marche. Sois prophète !
De ta tribune appelle-les tes Frères !
Et c'est à toi que viennent les poètes,

Tu seras leur Jardin, leur splendide Ile.
L'Humanité rayonne au premier jour.
Tu planes, tu les mènes hors des villes :
Ils fleuriront pour tes atours :
Ils seront ton Jardin, ta splendide Ile.

Eblouis-nous ! Et sois le Grand Navire
De pourpre. Apporte-nous le vent.
Plus de Casernes, plus de noirs Asiles !
Nous t'appelons, Frère ! Entends notre chant !
Démocratie ! Embarque-nous, Navire !

Zola ! Arrière les infimes rêves !
Ton Œuvre-Trinité : Vie, Forme et Action !
Esprit ! Bloc de Cristal ! Fanfare ! Elève-
Nous vers le grand Tumulte ! Les hommes sont
A toi ! Les Temps ! Détruis les petits rêves.

ALBERT EHRENSTEIN

L'Europe se meurt

Le soleil s'engendra.
La lune se décomposa.
Les toiles des étoiles chantaient parmi les nuages.
A quoi bon ?
Tourbillonnants : les vents volaient à quatre volants sur les eaux

Le premier homme déracina les rocs d'effroi
Contre la fureur des fauves,
Puis la mort vida ses yeux.
Les rois-singes battaient le tambour de la colère,
Ils avalaient l'offrande de leur vieux Dieu,
Leurs guerriers aboyaient à la guerre.

Eternellement résonnera la clameur des Gorgades.
« Je meurtris tout », grince le mortier.
Dans la forêt montagneuse,
Béni par la tristesse des ormes sombres :
Un front de cadavre, se dressant et faisant signe,
Porte le casque glorieux de quelque vieux Grec :
Le meurtre !

Enfouie l'ombre mélodieuse du merle,
Chant suave de la nuit,
Oiseau noir : Musique !

Et vous, habitations sans bornes du rossignol et du Temps,
Monts et coteaux d'une ville poudrée de neige et d'argent :
Quels geignements ! Quelles clameurs ! Du haut des fenêtres qu'a
[ouvertes la Douleur,
Les femmes se laissent choir le long de mon sommeil.
Ton alouette ne gazouille plus, ton amie,
Près de ta tente, pauvre jeunesse !

La Terre éclore dans les prés et les bosquets
Voit Abel, qui tue Caïn,
Goliath qui tue David,
Nestor meurtrier de Memnon,
Le Christ étrangle Judas,
Chacun tue l'Homme !

L'eau est éclore à son tour :
Ses vagues vertes s'embrassent,
Sur la mer du Meurtre
Elles hululent des Prières
Au dieu des sous-marins.

Armées déchiquetées et déchirées par le fer et le feu,
Vainqueurs rompus hantant les aigles de leurs ailes,
Vous tous, dans les Villes, les Villages, sous les croix qui crois-
[sent par le bombardement croisé
Regardez l'emblème avec les bêtes
Suintant de sang !

Quels éblouissements !
Pourquoi ces fanaux ardents !
Pour qui ces sacrifices ?
A qui le tonnerre fait-il ses signaux ?
A qui sert cette agonie de l'Homme ?
Cette mort de diable ?

Par-delà les tranchées et les tombes
Le ciel entend les cris de secours —
Mais lui voltige, le plomb retombe,
Il est gris, il est bleu,
Aveugle au tourbillon des mouches.

Terre, où les cadavres encore se battent pour la poussière,
Funèbre, funeste !
Amère de tant d'amertumes !
Ciel d'enfer, noir, lourd de peste :
Je hurle vers toi et je mendie :

« Dieu de Terre, ne t'enfuis pas dans ta barbe,
Quand tonne le canon !
Désaltères-tu l'homme avec les Résidus du chacal ?
Est-ce toi qui as montré au serpent les pistes du vent
Et créé le sommeil des bureaucrates ?
Es-tu le nuage suant la lune,
Esprit qui ne craches que du venin ?
Tes cheveux blancs annoncent déjà les vers :

« Non, tu n'es pas Dieu !
Tu nous fais blémir ! Tu fracasses nos poitrines !
Tu es la Mort ! »

Rongés par tant d'années de Démonie,
Carbonisés
Les gardiens sacrés des sept mers d'étoiles
Restent carbonisés.
Et le soleil se consume de honte !
« Mais toi ? »

La nature continue à chanter :

« Je ne crois pas à la guerre !
Vois les eaux, les fleuves aux ailes bleues,
Les arbres qui poussent et montent
Les rochers qui escaladent le ciel
Et vois celui qui les aime tous :
Le Printemps, l'ami aux lèvres vertes ! »



IVAN GOLL

Requiem !

I

La Mort, le carnaval de la Mort ! Masques noirs qui sautaient ; Ames, qui formaient des nuages rougeâtres au-dessus du charnier.

Au-delà d'une forêt ivre d'obus : les courbes immenses des hommes ! Les étoiles dansaient farouches parmi les combattants !

Voici le buisson des baïonnettes ; la barbe dorée d'un homme y fleurit ; un homme, comme il ressemble à mon père ! Homme de la Terre, viens-tu pour me tuer ? Mais non, sans farce : à bas le masque ! Embrasse-moi donc !

Mais des yeux flambent et incendient le soir de cuivre ! Un apache : est-ce sa baïonnette, est-ce sa bouche aux dents aigües qui brillent ? Son bras qui me happe est gelé dans la mort : (hélas ! il happera toujours, il happera dans tous mes cauchemars !)

L'étoile d'une médaille brille sur un torse râlant. Une bague cingle un doigt crispé et l'éclaire. Combien de vies prodigue-t-on en ce jour ! Les tombes s'ouvrent machinalement.

Ah, mon frère : tu embrasses la terre si lourdement ! Mon bon camarade, tu as de l'or et du sang autour du front : donne-moi la main !

Oh pourquoi, grand prince de la vie, pourquoi es-tu muet ? Tu trébuches ? Tu te penches si bas ?

Cà, c'était une mitrailleuse ! Et il s'agenouille, bête comme un pantin, dans l'herbe qui hésite et qui frissonne !

Mon pauvre ami !

II

La Guerre repue mordait jusqu'à la moëlle des pays ;

La Guerre jetait son ombre géante sur les ports éclairés d'hommes, sur les fabriques et les usines tremblant d'intense lumière ;

La Guerre labourait les jeunes champs et abattait les vieilles forêts.

La Guerre était l'Invisible partout : son pouls frappant les fibres des hommes, sonnant avec les cloches des villages, tonnant la nuit pendant l'orage.

La Guerre, c'était la date journalière du calendrier. C'était le chiffre du siècle. C'était la plainte des pauvres ; la rage des faibles. C'était la faim. C'était la mort.

La saignée de l'Europe ; le choléra dans les sombres ruelles des villes ; la haine hurlante des esprits.

C'était la Guerre : et le soleil restait figé au ciel comme un rubis, un œil rond qui saigne.

Coteaux rouges du printemps. Neige rouge de l'hiver.

Sang qui jaillissait des montagnes vers les fleuves, vers les lacs.

Fusées de sang : les chaussées et les boulevards.

Drapeaux gonflés de sang sur les places, sur les casernes, devant les bars.

Les journaux étaient imprimés avec du sang.

Les téléphones redondaient du tumulte du sang.

C'est le cœur de l'Europe qui coulait.

C'est la Mer Rouge qui dansait.

III

Vous tous, mes frères ! Vous, Tommies, Poilus, Bavaïois, Moujiks, Bersagliers, Honveds ! Vous tous, naguère le boulevard, la salle des fêtes, la foule, la mer qui me portait comme son onde !

Européens, visage de lait et de sang ! Chacun le fils d'une splendide mère ! O vous, symboles de choses éternelles : amour dans l'œil limpide, bonté souriante sur vos lèvres, et la sagesse de votre front penseur !

Créatures de la Grande Bonté : comme un faisceau de rayons de soleil autour de moi (est-il quelque chose de plus pur que du soleil ?)

Et vous ! Peuples des îles vertes de l'océan, des caps pointus, de golfes au nom sonore, de ports largement ouverts où la mer étreint la Terre. Zouaves, Nègres grimaçants, Indiens rêveurs !

Vous tous, nourris de Soleil et de Terre ! Vous tous, enfantés dans un amour surhumain !

Je ne crois pas à votre haine ! Je ne crois pas à votre guerre !

Vous les peuples de Dieu ! Et vous, prédicateurs, maîtres d'école juges et moralistes ! Inventeurs des Enfers, des Prisons, des Guillotines !

Vous, citoyens, soumis à la loi effritée et pourtant fiers de cette liberté, que vous n'échangiez que contre la mort.

Vous si confiants dans votre propre droit et dans celui du voisin ! Qui érigiez les polycliniques, les asiles de nuit et les théâtres du peuple. Qui construisiez chacun sa maison à l'alignement. Qui ôtiez le chapeau devant quiconque vous saluait !

Vous, qui saviez la valeur de toute chose. Sacrifiant la moitié d'une vie pour découvrir une étoile lointaine. Suicidés — o les plus pudiques — ne pouvant survivre au reproche d'un être aimé. Hommes subtils !

Non, vous ne pouviez tuer ! Vous ne pouviez assassiner ! Je ne crois pas à votre haine ! Je ne crois pas à votre guerre !



WALTER HASENCLEVER

Résurrection de Jaurès

Femmes qui pleurent, convulsées,
et des enfants, au cou du père :
cortège éternel
à travers les villes...
Donnez-nous, o spectres,
le signe de la détresse !
Rentrez à la troisième heure,
quand on fouille les champs de bataille,
éclairez-nous et tendez
les couronnes de l'espoir.
Où est le sauveur ?
Personne ne dépose à ses pieds
la faute des légions.
Et sur le marché, dans les provinces,
dans les cœurs des inconscients,
ils érigent la flamme de la guerre éternelle.

Je vous appelle, frères dans les hauteurs :
Aidez-nous !

Des tombeaux renversés
monte la blancheur de l'apôtre
et les assemblées
le reconnaissent ;
les paysans à genoux le saluent.

Soldats de l'Europe ! Citoyens de l'Europe !
Entendez la voix qui vous appelle : Frères !
Elle descend
des mers qui chantent,
des navires en dérive.
C'est le dernier coup de canon —
Et voici que fleurissent les citrons
au bord du lac.

WILHELM KLEMM

La Bataille de la Marne

Lentement la terre commence à bouger, à parler.
L'herbe devient un métal vert. Les forêts,
Abris bas et touffus, avalent de lointaines colonnes.
Le ciel, ce blème secret, va craquer.
Deux heures immenses étalent leurs minutes.
L'horizon vide se gonfle.

Mon cœur est grand comme l'Allemagne et la France réunies,
Il est troué par les balles du monde entier.
La batterie gronde de sa voix de lion,
Par six fois elle clame. Les obus hurlent.
Silence. Au lointain, l'infanterie bouillonne,
Le long des jours, des semaines.

Bataille, l'après-midi

Le terrain s'étagait en plusieurs Bleus sombres.
Des villages brûlaient. Des oriflammes de flammes
Montaient en biais. La fumée indolente et mince
Passait sur l'horizon, qui fermentait mystérieusement.

Le tonnerre des canons, sévère. Une clameur confuse
D'au-delà du fleuve. Des fusils chevrotaient.
Partout des shrapnels qui s'esclaffaient. Les nuages du ciel
Étaient déchiquetés en flocons blancs

Le long de la terre. Puis vint la pluie,
Vers le soir. Drue, baignant, sans distinction, ami et ennemi,
Sur le champ d'honneur et du déshonneur. Sur hommes et che-
[vaux,
Sur l'avance et la retraite. Les Morts et les Vivants.

RUDOLF LEONHARD

Frère et Sœur

Lorsque l'obus tournoya
Et enleva l'épaule de ton voisin,
Il n'y eut pas de sang, il n'y eut que l'horreur :
Je te vis, frère, brûler de honte,
Comme un croyant, qui regarde l'enfer.

Mais après, à l'hôpital,
Ton cœur se remit à couler,
Lorsqu'une sœur, agenouillée devant ton lit,
Toute en pleurs
Embrassa
Le fardeau de tes pieds gelés.



KARL OTTEN

A Marcel Martinet

Frère, j'ai entendu ton cri
Au moment, où des trains m'écrasaient,
Débordant de frères nouveaux,
On a attendu leurs dix-neuf ans, pour enfin les déchiqueter selon
la règle,
On guette les enfants, on palpe leurs membres, leurs muscles
Et l'on se demande : pour bientôt ?
Les mères ont peur de les voir grandir et s'épanouir,
Elles voudraient les cacher, leur défendre de sortir,
Les endormir dans leurs câlineries.
Deux ans, trois ans, et puis alors — mais ça n'ira pas — on lâche
tout au petit bonheur.
Moi, avec tous les autres, cela doit être ainsi, nous rampons.
Il n'y a plus grand'chose à dire, mon frère.
Sur toutes les places, dans toutes les rues : des morts.
Tous les fleuves regorgent de morts,
Au ciel, tels des oiseaux de passage, les nuages suintent du sang
des morts.
Il n'y aura plus ni soir ni matin !
Partout des squelettes, une foule pâle, aux devantures, dans les
trams,
Dans les jardins des cafés, les parcs, les églises : partout leur
amertume.
Leurs bras maigres sortent des trous des caves, griffonnent sur
la place du canal et s'attachent à tes pantalons.
Et dans ta chambre vide :
Ils sont à trois, à six, à vingt, l'un sur l'autre, qui feuilletent tes
paperasses
Qui te méprisent et te montrent du doigt saignant : Toi ! c'est toi !

*
* *

Aucun doute, que tu es quelque part
Que tu t'effrayes, mon frère, pendant la nuit
Tes pensées étaient des abeilles d'or,
Des papillons de nuit sur nos fronts patients :
Nuit paisible, mère aimante, enfants éclos.
Ta parole m'a retiré des rouages de la machine
(Ah ! quelle machine : nous haïssons ce monstre, cette gueule
froide du meurtre.
A bas la technique ! A bas la machine !
Nous ne voulons plus rien savoir de vos inventions infernales,
Vos courants, vos gaz, liquides, poudres, roues et batteries !
Maudits : vos inventeurs, les fats, vos constructeurs avides du
meurtre,
Maudit : siècle risible et idiot de la machine — tout est fabrique,
tout est machine !
Me voilà de nouveau debout devant toi : tu m'ouvres les yeux, tu
prends ma tête en main,
Tu me serres la main : je te reconnais !
Je leur ai dit à tous, que tu étais dans ce monde et qu'il n'y a
plus de haine.
Que l'ennemi n'est qu'une invention (une machine), que l'homme
seul est la vérité,
Que la Vérité, l'Espérance, la Foi et la Justice sont de ce monde.
Cela n'existe pas : Machine ! Technique ! Ennemi ! Haine !
Ils sont à extirper, à extirper, à extirper.
Il n'y a que l'homme !
Nous nous sommes enfuis des forêts au feuillage ailé.
Nous sommes tombés à genoux, en nous frappant la maigre
poitrine.
Pardon !
Pas moi seul, le petit poète aux lunettes, qui patauge dans les
rues rutant de sang !
Nous tous, les millions, nous nous affaïssons dans le repentir,
la honte, la faute !
O croyez-nous, cette aberration, ces mensonges, jurons et les
poings sur la table,
Ces cris, discours, serments, coups, cette colère de nous-mêmes,
De notre bêtise, notre incrédulité, notre lâcheté, notre peur.
Nous ne savons plus où aller.
Nous ne savons plus, est-ce le jour, le soir, hier, la nuit, aujourd'hui,
à droite ou à gauche ?

La folie de notre honte nous chasse.
O main de mon frère, montre-moi le chemin
Vers Toi,
Œil de mon frère, perfore la nuit
Vers la clarté.
Cœur de mon frère, sonne l'heure
De l'expiation !
Main de mon frère : donne le signal.
Quand entendrons-nous ta Parole, ton Chant ?
Nous voulons, que les armées alliées des ennemis, que frères et
sœurs, parents et enfants
Enfin, enfin se reconnaissent, s'embrassent et anéantissent l'en-
nemi dans leur propre cœur.



LUDWIG RUBINER

La lumière céleste

Une courroie étincelante bondit du ciel jaune vers Yokohama :
ce soir toutes les rues haletantes resteront pâles.

De minces étoiles sortent de la nuit claire derrière les fabriques.

L'Europe, un chien brun, danse dans la lune. Les hommes
jaunes, en redingotes noires, ont l'air de sortir d'un bain virginal.

Paris s'auréole des grilles du Luxembourg, comme une fusée
de lances sortant du jardin de la terre.

Des ermites fondent l'or sur le mont sacré, d'autres se gondo-
lent dans de grands lits ; d'Afrique s'échappent de blanches exha-
lations à travers les palmiers du rivage.

Et toi, ciel scintillant comme une scie au-dessus de Londres :
la ville travaillait comme une mine sous l'ouragan de lumière ; les
carreaux de la Banque d'Angleterre sont des diamants ; à White-
chapel, le Tower rouge suinte de transpiration ; et voici tous les
matins, à cinq heures, les six mille hommes sur les Docks ; voici
les rochers du Kapland, où les nègres s'écroulent.

La Lumière s'épancha en flammes vertes sur Pétersbourg, Kief,
Nischny, Odessa.

Il y avait des cathédrales dorées de lune, se ruant dans la boue,
et Moscou tremblait, une Forêt ivre d'hommes, du son de ses
cloches, ses toits étaient de rondes floraisons.

Les murs sont lisses comme des barbes en aval des hommes.
Les tours et les coupoles, ondes vertes du jour de cuivre.

Boston, Chicago, par-delà les bras nus et les haute-forme, des
griffes de lumière : les métros et les trains.

Puis vient San-Francisco, montagne d'hôtels, svelte et grim-
pante : villes des coulis, ghettos, cages des lifts : ô gloriole, dé-
lire, printemps !

Halte !

Lentement, âprement, la voilà sur les ombres de fer du pont de New-York !

Inconnus, nous parcourûmes la Friedrichstrasse clapotante.

Berlin, une petite fenêtre brûlante, pleine de ciel, descendait vers nous derrière les ruelles étroites de l'asphalte : ô Cœurs !

C'était l'après-midi, cinq heures, un vent léger passait, clair sur les maisons. Le Temps était nouveau.

Les signes brûlants venaient à nous sous les arcades du ciel : signes cléments. blocs de lumière, pour édifier les nouvelles tours du soleil.

Toits d'étoiles : Berlin l'Humide, la Ville de Dieu, légère et cristalline.

Douce main du ciel, paisible chaleur de palmiers, à nous, à nous par delà les façades et les cheminées !

Sang des eaux méridionales, mêlé à notre sang !

Mais qu'attendez-vous ? Nous nous retournons, camarades (Ah ! nous ne nous connaissons pas encore !) nous sommes pâles, nous haletons, et personne ne le remarque.

Mais qu'attendez-vous ? Qu'avez-vous à penser ?

Ah ! oui, vous voulez vous balader, marchander, dormir avec des femmes, vous allez manger, lire, écouter les nouvelles, vous comptez vos heures.

Mais les temps nouveaux sont venus ! Et vous n'avez pas vu la nouvelle lumière dans la lucarne étincelante de la terre !

Les hommes suent. Ils sont aveugles. Les toits ont peur et s'enroulent et croulent.

Les fenêtres suintent, assombries. Les maisons bouffies deviennent un mol plâtreage.

Et vous, les hommes, vous traîniez dans les villes, tels de pourrissantes herbes d'eau.

Le vent souffla, mais les hommes continuaient à ramasser leur argent.

Et l'éventail du ciel s'irisait en sept couleurs, s'ouvrait — et eux, ils remettaient leurs chapeaux noirs, saouls et lourds, et leurs yeux se refermaient.

RENÉ SCHICKELE

Gloria Victis !

Je ne dis : Victoire, que pour m'écrier :

Gloria Victis !

Heureux ceux qui sont soumis : ils découvrent en eux le Ciel de la libre volonté et de l'inflexibilité. Un chameau passera plus facilement par un trou d'aiguille qu'un Vainqueur en paradis.

Heureux ceux qui sont asservis : ils s'érigent, de leur seul cœur, au-dessus de leurs maîtres, et sont inaccessibles à toute violence.

Heureux ceux qui restent à terre, derrière le char du Triomphe et de la Force : ils ont reconnu le sens de la vie. Ils surgissent de l'ombre et ils inculquent de leur sourire et du regard la Vision de la mort dans l'âme du vainqueur, afin qu'il en souffre jusqu'à sa troisième et quatrième génération. Ainsi s'incarne dans la rétine du criminel l'image de sa victime. C'est comme une terrible Conception. La vision croît en lui, se nourrit de son sang, jusqu'à ce qu'il en meure. Alors la victime renaît, ressuscite et vit.

Heureux les esclaves : car on ne les mènera plus en esclavage. De leurs mains tranquilles ils attireront à eux les tyrans, soit à leur cœur, soit à leurs genoux, comme il plaira aux tyrans.

Gloria Victis !



CLAIRE STUDER

A mon enfant

Me pardonneras-tu d'être de cette terre, mon enfant, de cette terre — ici-bas ?

J'ai été fautive, je t'ai trahie lors de la mort de ton premier amour,

Lors de la chute du premier homme, qui fut tien : ta poupée !
Or ce jour-là en cette pauvre illusion, c'est un homme qui mourut pour toi,

Et en lui, c'est ton âme qui périt une première fois, ton âme que tu lui avais donnée.

Ah ! ton reproche ! l'angoisse de ton regard me perça le cœur,

Tu commenças à douter de la bonté des choses

Et de tout amour et du ciel étoilé de bonheur.

Me pardonneras-tu d'être de cette terre, mon enfant, d'ici-bas ?

Alors qu'hier nous vîmes ensemble l'homme sans jambes ni bras :

Nous blottissant l'une contre l'autre, pour ne pas défaillir !

Encore une fois, ton cœur se perdit à la connaissance de la vie,

L'illusion de la bonté et de la beauté des Hommes s'effaça.

L'ange qui est en toi ne put comprendre le sens de cette mort.

Et la tendre rosée d'une question scintilla dans le jardin de tes yeux.

Alors, ce fut ta main, en un geste sublime, qui saisit la mienne,
Et en ce geste, plein de foi, tu me défendis de répondre :

Vois cet homme hélas, sans bras ni jambes, il est là par ma faute à moi, par mon silence.

Me pardonneras-tu d'être de cette terre, mon enfant, ici-bas ?
Lorsque, un jour, tu verras rompu celui que tu aimes,
Lorsque ton cœur sera mort à jamais !
Lorsque tu sauras que le seul droit de l'homme ici-bas,
C'est le droit à la Douleur : unique, sublime dot de cette terre !
Ne viendras-tu pas troubler ma vieillesse de tes plaintes ?
« Qu'as-tu fait, Mère, contre cette Douleur ?
Par toi, nous entrâmes dans la Misère, ma Mère !
Les fleurs et l'été ne furent pas pour moi,
Ni les étoiles le long du ciel tendu de soie bleue :
Où je grandis, ce fut un océan de cris, une forêt de membres
déchirés. »

O mon enfant, me pardonneras-tu d'être de cette terre ?
Comment ai-je eu le courage et le droit de te livrer aux hommes !
Un jour, oh, je sais ! tu me maudiras, mon enfant.



GEORG TRAKL

Grodek

Le soir, les forêts d'automne tonnent
Du fracas des armes ; les plaines dorées
Et les lacs bleus, où roule
Le soleil noirci. Et la nuit embrasse
La mort des guerriers, la plainte
Amère de leurs lèvres fracassées.
Dans le fond peuplé de saules,
Un nuage rouge, habitation d'un dieu en colère,
Ramasse le sang répandu, la fraîcheur de la lune.
Toutes les routes mènent vers l'abîme
Sous un feuillage doré de nuit et d'étoiles.
L'ombre d'une sœur voltige parmi le silence du bocage,
Elle salue les héros, les têtes ensanglantées.
Ah, les sombres flûtes de l'automne dans les roseaux !
Tristesse trop fière ! Autels d'airain : votre flamme
Se nourrit aujourd'hui d'une immense douleur,
Espoir d'enfants, qui ne seront jamais nés.



FRANZ WERFEL

Le Despote

(L'une des 44 sentences du Vagabond Laurentin)

Comment supportes-tu, o Despote, la pâleur de tes esclaves, quand ils sont accroupis dans ta porte ?

Comment se fait-il que tu ne te lèves point et les prennes par les deux mains ?

Ne vois-tu pas, comme leurs genoux touchent les nuages, comme leurs yeux blémissent, leurs mains ne veulent plus rien savoir d'elles-mêmes, et leur souffle halète ?

Mais toi, tu t'étires dans ton fauteuil,

Toi, tu ronfles !

Or sache : tu es plus esclave que le dernier de tes esclaves.

Lui est libre, car il souffre, devant toi !

Toi, tu es plat et lourd, ton front est bas, esclave de tes propres lois !

Les dieux te trouvent ridicule ; ils font leur risée, quand tu élèves la voix.

Ecoute, ce que je te dis : Nous tous vivons pour la Connaissance du sens de la vie.

Qu'est-ce, la Connaissance ?

C'est prendre part à tout ce que tu auras reconnu !

La Connaissance, c'est-à-dire : Hic et ubique, être tout et partout.

Connaissance et Amour, sont-ce deux notions différentes ?

Connaissance et Amour sont une seule et même chose.

Mais toi, sans Connaissance, tu n'es que stérilité, un effroyable Groenland...

C'est pourquoi tu t'enfuis dans tes Institutions, tes Disciplines, tes Comités, Statuts et Proclamations !

Mais je veux détruire tes Institutions, incendier tes Disciplines, chasser tes Comités et te fouetter hors de tes Statuts et Proclamations !

Je suis l'ami des Mages, d'Asmodiet et de tous les Saints Esprits puissants.

Demain je dînerai chez le pape.

Apprends, te dis-je ! Reconnais-toi ! Je tiendrai parole !

Il est vrai : j'ai des pantalons déchirés, j'ai soixante-quinze centimes en poche et deux sous allemands... mais je tiendrai parole !

Regarde-moi en face ! Pérís !



Me

ALFRED WOLFENSTEIN

A Ceux de 1914

Ainsi tous les bourgeois devenus des danseurs
Se sentant attirés ! Leurs cœurs battent plus fort
Et tourbillonnent et mesurent leur ardeur.
Clartés et vents tiédís inconnus dans le Nord !

Ils sont partis battant de clapotants tambours ;
Ils s'élèvent grandis sur leurs genoux.
Ceux qui n'exaltaient rien et restaient toujours sourds.
Les voici harcelant les mystères des jours !

Ah, pourquoi restiez-vous impassibles et guère
Actifs, et sans repos, vous tous, hier et avant !
Jamais nous n'aurions eu la guerre !

Or, apprenez l'ultime essor dès maintenant !
Attaquez ! Mais criez au lieu de : Mort ! « Etoiles ! »
Sacrifiez-vous ! Mais pour l'Esprit et sa victoire !



STEFAN ZWEIG

Inscription sur une statue
de Liebknecht

Seul
Comme jamais homme
Ne fut seul par cette tempête du monde,
Seul il dressa le front
Au-dessus de soixante-dix millions de crânes casqués !
Il cria
Seul
En voyant la Terre sombrer,
Il cria par les sept Cieux de l'Europe,
Où Dieu était mort et sourd,
Il cria cette grande parole rouge :
Non !

(Ecrit en 1916).



Vu : Le Directeur-Gérant : M. WULLENS.

Imprimerie Artistique de l'Ouest, 5, rue Yves, Nantes.

Henry CHAPRONT et le Celtisme

(Lettre à M. CAMILLE LE MERCIER D'ERM).

Rochefort-sur-Mer, 22 mars 1919.

MONSIEUR ET CHER POÈTE,

Avec sa trop flatteuse dédicace, votre livre abondant et riche (1) fera partie des livres inspireurs constamment relus et qui sont pour mon cerveau rendu parfois paresseux par l'ambiance peu encourageante (Rochefort, ville amorphe, station pour les nomades du fonctionnarisme maritime) l'appétit de l'idéation, le tremplin des rêves. J'y retrouve des noms chers, depuis ce Brizeux promis à plus de célébrité, La Villemarqué dont la « Table Ronde » me remémore une enfance bercée aux féeries de grand'mère, jusqu'à Tristan Corbière ivre de la mer, et ce Laforgue, toujours relu, ivre d'infini et de sincérité. Et quels souvenirs de vieille gloire et quels espoirs invincibles font résonner les harpes et les cors ! Je vous avoue qu'une des chansons que mes enfants et moi entonnons souvent, accompagnées de la guitare chère à tant d'artistes, c'est la « Chanson des gâs d'Irlande » où Augusta Holmès retrouve les accents guerriers et nostalgiques, si répandus chez vos Bardes.

A-t-on assez démolì les vieux Celtes ! jusqu'à dénier aux nourrices bretonnes la propriété de leurs contes et de leurs mélodies berceuses. Le plateau central, l'Iran, n'en pouvait plus d'avoir accouché de tant de races (plus valeureux que la montagne de La Fontaine...) et l'Indoustan paraît bien oublieux de sa gloire originelle ! Jusqu'à Salomon Reinach dont l'ironie de sémite démaillotta quelques momies universitaires (2), les Celtisants eurent grand-peine à remettre en sa vraie place notre Dionysos colonisateur, notre Ram conquérant — vivant dans leurs fils toujours pris de l'éternel amour d'aventures lointaines qui n'appartient qu'aux Bretons de ce côté ou de l'autre de la Manche et des rivages atlantiques, du Finistère armoricain au Finistère lusitanien. — Mon ami Lebesgue a là-dessus de plus claires lumières que les miennes. C'est un sujet intarissable pour nous, qui n'attribuons la faculté du rêve qu'à la seule race qui n'eût jamais besoin de l'enclorre en des architectures autres que celles de l'esprit et de l'âme.

Avec l'assurance d'une sympathique communion en un idéal cher et proche de sa réalisation, recevez, Monsieur et cher Poète, mes meilleurs sentiments.

HENRY CHAPRONT.

(1) *Les Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaïne* (Voir au verso).

(2) *Le mirage oriental*.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ouvrage le plus important publié sur la Bretagne
depuis près d'un siècle

Les Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaïne

ANTHOLOGIE GÉNÉRALE CONTEMPORAINE (1800-1914)

PAR

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

Préface d'Anatole Le Braz

La publication de l'important recueil anthologique que M. Camille Le Mercier d'Erm a consacré aux *Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaïne* vient d'obtenir un succès considérable, tant en souscription qu'en librairie.

Un tel ouvrage manquait jusqu'à ce jour aux Lettres bretonnes. C'est tout un siècle de belle et généreuse poésie qui s'y trouve synthétisé ; c'est toute l'âme lyrique de la Bretagne qui y vibre passionnément. La partie documentaire, formée de notices biographiques et bibliographiques très complètes, n'a pas moins de valeur et sera précieuse pour l'histoire littéraire.

L'auteur y a ajouté une introduction « qui fera autorité » sur le mouvement intellectuel breton contemporain. Et le maître écrivain **Anatole Le Braz** a inscrit — en une magnifique préface — « la parole de bon augure au fronton du monument élevé à la gloire des Lettres bretonnes ».

Tous les fervents de la vieille Armorique rajeunie et régénérée, et, d'une façon plus générale, tous ceux — chaque jour plus nombreux — qui s'intéressent à la vie féconde des provinces, aux questions régionalistes et au principe des nationalités, enfin tous les lettrés épris de pure et saine poésie, tiendront à se procurer ce livre, composé pour la défense et l'illustration d'une langue vénérable et méconnue, et qui restera l'un des plus beaux florilèges lyriques des littératures contemporaines.

L'ouvrage, d'environ un millier de pages, est actuellement en souscription à 6 francs (port en sus), et en librairie à 7 fr. 50. La première édition est sur le point d'être épuisée. Les souscripteurs désireux de s'assurer un des exemplaires restants, au prix actuel de 6 francs peuvent envoyer leurs noms et adresses à M. Camille Le Mercier d'Erm, aux soins de l'Imprimerie Chebrou, 5, rue Yvers, Niort (2-Sèvres). Les envois seront faits contre remboursement.

A paraître prochainement
PHILÉAS LEBESQUE

Le char de Djaggernath

C'est un événement littéraire que la parution d'un nouveau livre de Philéas Lebesgue. L'auteur de tant de volumes curieux, littéraires, savants ou poétiques devait avoir de la guerre une vision personnelle, Il la synthétise dans un étrange et superbe volume de proses lyriques. *Le Char de Djaggernath*, qui sera à la fois une nourriture pour les penseurs et une joie pour les artistes. C'est un livre que nul ne pourra ignorer.

Prix de la souscription :
(Tirage restreint.)

Exemplaires sur beau papier.	3 fr.
Exemplaires sur papier demi-luxe (pur fil du Marais)	5 fr.
Exemplaires luxe sur hollande	8 fr.
Exemplaires luxe sur japon	20 fr.

Formule à remplir

et à retourner à M. Poinso, directeur de
la Maison Française, 16, rue de l'Odéon, Paris, VI.

Ci-joint la somme de montant de ma
souscription pour exemplaires sur papier
..... du **CHAR DE DJAGGERNATH.**

Nom et adresse très lisibles

LE PRIX NOBEL

de Littérature a été décerné à un écrivain français, à

ROMAIN ROLLAND

l'auteur de **JEAN-CHRISTOPHE**

œuvre admirable à laquelle l'Académie Française avait
déjà décerné son Grand Prix de Littérature

JEAN-CHRISTOPHE

Collection à 3 fr. 50 le volume

<i>L'Aube</i> (51 ^e édit.)	1 vol.	<i>Antoinette</i> (62 ^e édit.)	1 vol.
<i>Le Matin</i> (72 ^e édit.)	—	<i>Les Amies</i> (50 ^e édit.)	—
<i>L'Adolescent</i> (62 ^e édit.)	—	<i>Dans la maison</i> (62 ^e édit.)	—
<i>La Révolte</i> (62 ^e édit.)	—	<i>Le Buisson ardent</i> (50 ^e édit.)	—
<i>La Foire sur la place</i> (54 ^e éd.)	—	<i>La nouvelle Journée</i> (48 ^e édit.)	—

DU MÊME AUTEUR :

AU DESSUS DE LA MÊLÉE

(75^e édition), 1 volume, Prix : 2 fr.

Pour faciliter l'acquisition de Jean-Christophe, l'éditeur accepte
des souscriptions aux conditions suivantes : 10 francs en souscrivant et
cinq mensualités de 5 francs.

Remplir le présent bulletin et l'adresser à

l'éditeur P. Ollendorff, 50, Chaussée-d'Antin, Paris.

Je déclare souscrire à l'édition de Jean-Christophe en dix volumes
brochés au prix de 35 francs. L'envoi me sera fait franco. Je joins
dix francs à la présente souscription et je verserai 5 francs par mois
pendant cinq mois à partir du mois prochain.

Signature :

Adresse :

NUMÉROS SPÉCIAUX

consacrés à :

Émile Verhaeren (Janvier-Février 1917 : 32 pages).

Articles de : Romain Rolland, Han Ryner, Henri Guilbeaux, Philéas Lebesgue, A.-M. Gossez, Marcel Lebarbier, Roger Pillet, Maurice Wullens et Francis Yard 1 fr.

(Sur japon : 5 francs.)

Gabriel Belot (Août-Septembre 1917 : 64 pages).

Articles de : Romain Rolland, Han Ryner, Philéas Lebesgue, Clément Janin, Paul Desanges, Pierre Larivière, Fernand Leprette, Marcel Lebarbier et G.-P. Guinegault, Maurice Wullens.

Avec 3 proses inédites et 24 illustrations de G. Belot épuisé.

(Sur japon, avec suite des illustrations : 10 fr.)

A.-M. Gossez (hors série : 32 pages).

Articles de : Philéas Lebesgue, Marcel Lebarbier, Francis Yard, Remi Houssin, Camille Belliard, Remi Bourgerie.

Avec 2 poèmes inédits et 1 portrait hors texte de A.-M. Gossez 1 fr.

Romain Rolland devant la Guerre (Octobre 1917 : 32 pages.)

Articles de : Han Ryner, A.-M. Gossez, Maurice Bataille, Luc Vardès, R. Imbert, Maurice Wullens, etc. épuisé.

Anthologie des Humbles (Mars-Avril 1918 : 80 pages).

Poèmes de : Maurice Bataille, A.-M. Gossez, Henri Guilbeaux, Marcel Lebarbier, Fernand Leprette, Loïs Cendré, Marcel Martinet, André Mora, Joseph Rivière, Han Ryner, Henri Siegrist.

Proses de : Edmond Adam, Gabriel Belot, André Delemer, Florent Fels, G.-P. Guinegault, R.-M. Hermant, Ker-Frank-Houx, Gérard de Lacaze Duthiers, Pierre Larivière, Philéas Lebesgue, Marcel Sauvage, Maurice Wullens, Stéfan Zweig.

Illustrations de : Gabriel Belot, G.-P. Guinegault et Ludovic Rodo 2 fr.

Philéas Lebesgue (Août-Sept.-Oct.-Nov. 1918 : 160 pages).

Articles de : Ad. van Bever, Xavier de Carvalho, Paul Cordier, Henry Corneau, F. Funck-Brentano, A.-M. Gossez, Miodrag Ibrovac, Tristan-L. Klingsor, Marcel Lebarbier, Camille Le Mercier d'Erme, Roger Pillet, Georges Polti, Han Ryner, Sotiris Skipis, Maurice Wullens et Francis Yard.

Deux portraits hors texte par Ch. Duhamel et Tristan-L. Klingsor.

Illustrations de : G. Belot, H. Chapront, Ch. Duhamel, G.-P. Guinegault, C. Lieuvy 3 fr.

(Sur hollandais français : 6 francs.)

Les Humbles : première série (1913-14) épuisé,

— : deuxième série (1916-17) épuisé,

— : troisième série (1917-18) 15 fr.

— : quatrième série (1918-19) 10 fr.

ÉDITIONS

- MAURICE WULLENS. — *Profils de Flandre...* et d'ailleurs, préface de Han Ryner, illustrations de P. Larivière épuisé.
- HAN RYNER. — *Le Livre de Pierre*, illustrations de G. Belot épuisé.
- MARCEL LEBARBIER. — *Poussières*, poèmes, préface de A.-M. Gossez, illustrations de G.-P. Guinegault. épuisé.
- Sur Hollande : 6 fr. — Sur Japon : 12 fr.
- REMI BOURGERIE. — *Graines dans le Vent*, poèmes, préface de Marcel Lebarbier, couverture de G.-P. Guinegault 3 fr. 50
- WALT WHITMAN. — *Le penseur de plaies*, lettres et fragments sur la Guerre, recueillis par Léon Bazalgette, avec des poèmes en une traduction rythmique nouvelle de A.-M. Gossez et deux portraits hors texte du Poète 1 fr.
- MAURICE BATAILLE. — *Le Chapeau de Velours*, poèmes, suivis de *La terre qui parle* et des *Mirages* (fragments) avec une préface de Han Ryner et un portrait hors texte 1 fr.
- LÉON MEUNIER. — *Essai de Catéchisme*. 1 fr.
- G.-P. GUINEGAULT. — *Deux poèmes en prose*, illustrés par l'auteur 1 fr. 50
- GARRIGUE GARONNE. — *La Chaîne aux Anneaux brisés*, poèmes. 3 fr.
- EDMOND ADAM. — *Le Néostiche et le Verbe intégral*. Essai sur les tendances poétiques contemporaines, avec une préface de Philéas Lebesgue 1 fr.
- A.-M. GOSSEZ. — *Henry Chapront, Aquatintiste*, avec une préface de Philéas Lebesgue et XL illustrations de H. Chapront 2 fr.
- Sur papier de luxe avec une aquatinte originale hors texte : 10 fr.
- YVAN GOLL. — *Le Cœur de l'Ennemi*, poèmes traduits de l'allemand avec 16 bois gravés par Louis Moreau. 1 fr.
- Sur papier de luxe : 5 francs.

Imprimerie Artistique de l'Ouest

TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE

✂ 5, Rue Yvers, NIORT ✂

Impression aux meilleurs prix de tous travaux :

Revues, Journaux, Livres, Thèses,

Catalogues, Musique, Affiches d'Art, etc.

Travail soigné — Devis sur demande